



SOMMAIRE DES MATIÈRES.

LUCIE, (suite et fin) ; POÉSIE.

LUCIE.

[SUITE ET FIN.]

IV.

Le jour suivant la comtesse de Guercy et Miss Diana allèrent pour la première fois faire une visite à Mme Vialart. Albert avait trouvé un prétexte pour ne pas les accompagner, et il attendait leur retour avec une espèce d'anxiété. En ce moment il redoutait presque la pénétration de sa mère, et il craignait qu'en voyant Lucie elle eût deviné son secret. Mais la bonne dame n'avait nulle clairvoyance pour tout ce qui tenait à des sentimens qu'elle ne connaissait que par théorie, et en rentrant elle dit simplement à son fils :—Je ne m'attendais pas à trouver ici un si charmant voisinage ; savez-vous, Albert, que Mme Vialart est réellement d'une rare distinction : nous la verrons souvent. Je trouve que jusqu'à présent vous n'avez pas assez profité de ces relations, qui auraient pu vous être fort agréables.

Albert n'osa pas répondre ; il était confus d'avoir si bien dissimulé avec sa mère, et se tournant vers miss Diana, il lui dit :

—Et vous, ma belle cousine, quelle impression rapportez vous de cette visite.

Elle regarda Albert avec une expression singulière de raillerie, de dépit concentré et répondit froidement :

—Cette dame est assez aimable, mais elle n'a ni fraîcheur, ni beauté. Je lui trouve un air trop languissant, des façons de parler trop recherchées : parfois je ne la comprenais pas. Et puis, quelle fantaisie, quand on a un visage si pâle, de l'engager dans une toilette si sombre. A la voir avec sa robe de laine, son fichu plissé, montant jusqu'au menton, et ses cheveux tout soigneusement séparés en bandeaux, on dirait une religieuse.

Somme toute, c'est une personne assez originale.

—Sans doute, répliqua vivement le comte, surtout si l'originalité consiste dans une grâce exquise : un esprit remarquable et une bonté parfaite !

Miss Diana rougit ; ces mots avaient froissé son orgueil et blessé tout ce qu'il y avait en elle de susceptibilités ; ils achevaient de l'éclairer, et elle vit avec une âpre et profonde jalousie, avec un inexprimable sentiment de surprise, de colère et de dédain quelle était la femme qu'Albert lui préférerait. Mais cette découverte même la releva et lui inspira la pensée de lutter et de vaincre.

L'amour du comte lui sembla une triste folie dont il devait nécessairement guérir. Il lui sembla surtout qu'une telle passion ne pouvait finir par un mariage. Malgré la violence de son caractère, miss Diana était capable de prudence et de dissimulation ; elle ne tranquilla d'ailleurs ni de pénétration ni de finesse, et elle devina à peu près toute la vérité. Elle comprit les réticences d'Albert, l'ignorance absolue où était la comtesse, et elle eut assez d'empire sur elle-même pour paraître n'avoir rien vu. Mais dès ce moment Mme Vialart eut en elle une ennemie ardente, implacable, une rivale blessée dans ses sentimens les plus emportés, la jalousie et l'orgueil.

Le comte sortait chaque jour pour faire de longues promenades dont la maison de Mme Vialart était toujours le terme ; sa mère ignorait ainsi ces visites si fréquentes ; car elle ne songeait pas à l'interroger et de lui-même il ne disait jamais rien. La situation du comte avait changé ; il était aimé, il le savait et pourtant il n'éprouvait plus qu'un inquiet bonheur ; pourtant il se livrait à sa propre passion avec moins de douceur et de sécurité. Lucie semblait maintenant redouter les longs entretiens, les promenades qu'elle faisait seule avec lui, le soir dans les allées du jardin. La demoiselle de compagnie était toujours là ; sa présence était comme une sauvegarde sans laquelle Mme Vialart n'eût plus osé revoir le comte. L'intimité de ces deux femmes, l'étoite affection qu'elles semblaient avoir l'une pour l'autre étaient pour Albert un continuel sujet d'étonnement. En effet, indépendamment des dissemblances qu'on remarquait entre elles, il y